2e Année. N° 16 — 20 centimes le numéro — 1er Décembre 1896.

LE PROGRÈS SPIRITE

SCIENCES OCCULTES — PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Le Journal paraît du 1er au 5 et du 15 au 20 de chaque mois

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	1, rue Oberkampf, 1 PARIS

SOMMAIRE

Nous prions nos abonnés et les journaux avec lesquels nous faisons échange, de bien vouloir nous adresser dorénavant leurs lettres et imprimés rue Oberkampf, 1, à Paris, où les bureaux du « *PROGRÈS SPIRITE* » ont été transférés.

A travers la tombe

Le dimanche 1er novembre, la *Fédération spirite universelle* réunissait, rue Pétrelle, 24, les spirites de Paris, venus pour donner à leurs chers disparus le témoignage annuel de leur inaltérable affection.

L'assemblée était nombreuse et recueillie, comme tous les ans à pareille époque, car le culte des morts est toujours en honneur dans notre chère France. Seulement les spirites, qui savent mieux combien la mort est une vie réelle — plus réelle, plus active et meilleure que la nôtre — les spirites s'occupent moins de la dépouille corporelle qui gît là-bas, dans le cimetière lointain, que de l'esprit dégagé du corps, qui revient souvent au milieu d'eux quand ils l'appellent avec la voix du cœur.

Excellente séance. De vibrants et généreux discours y ont été prononcés, de belles communications y ont été dictées par nos amis invisibles.

Nous aurons le regret, cette année, de ne les point publier dans le *Progrès Spirite*, pour ne pas désobliger les rédacteurs du *Bulletin de la Fédération*, qui doit paraître fin décembre et qui contiendra ces documents.

Nous ferons cependant un emprunt au discours de M. Sohier, l'un des vice-présidents de la Fédération. M. Sohier avait eu l'heureuse pensée d'enchâsser dans son allocution quelques vers de Musset sur l'immortalité de l'âme.

Ce sont ces vers que nous allons reproduire :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir ;
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

⁂

Soixante ans ont passé sur cette inspiration poétique du chantre de *Rolla*, et je la retrouvais aussi fraîche, aussi vibrante qu'elle dût l'être pour ses premiers lecteurs. Pendant que M. Sohier en disait les strophes, il me semblait voir le génie de Musset, fait de passion, de poésie et de douleur, étendre sur la salle ses ailes blanches encore malgré les souillures inévitables que le poète a contées lui-même.

O pauvre grand et cher Musset ! c'est toi, toi qui m'apparaissais, les yeux gonflés de larmes, le cœur secoué de sanglots. Tes poignantes émotions, je les partageais ; tes vers allaient, jusqu'au fond de mon âme, faire tressaillir l'humble lyre qui s'y tient cachée.

Et je me disais :

Ce poète exquis, incomparable ; ce chantre, souvent inspiré, qui a suspendu l'âme d'un peuple à ses lèvres, a longuement souffert de tourments d'amour ; et ces tourments, que le vulgaire ne comprend pas, se sont exhalés de sa lyre en plaintes harmonieuses et en admirables imprécations. Sa souffrance était si profonde, sa désillusion si complète, qu'il est tombé, loin du ciel entrevu, dans le domaine désolé du Doute, où les sentiers de l'erreur confinent si souvent aux sentiers du vice.

Et cependant cette âme est restée noble malgré ses défaillances ; et les envolées du poète, corrigeant en elle les pensées de l'homme, se sont plusieurs fois élevées vers les cieux.

Paix à ta mémoire, ô Musset ! et puisses-tu, dans les nuits sereines que tu aimais à chanter, sous les rayons argentés de la Lune, retrouver le charme de tes plus doux rêves et les illusions de la jeunesse souriante et légère...

⁂

Ou plutôt non : ton âme a grandi. Infidèle au culte d'un trop exclusif et cruel amour, tu t'es élevé jusqu'aux hauteurs de cet amour universel qui embrasse les humanités et les mondes. Tu as senti Dieu, que tu n'avais fait que pressentir dans ton court passage terrestre. Et la Muse a dirigé tes pas vers ces hauts sommets d'où l'on découvre les beautés lumineuses de l'espace, opposées aux profondes ténèbres des mondes matériels. Plus loin que les étoiles dont notre œil voit étinceler les groupes dans l'azur céleste, plus loin que la portée de tous nos télescopes, tu as vu, poète, d'autres cieux te sourire et s'illuminer. Et tu as chanté les sublimités de la vie ruisselant à pleins bords dans l'univers. Tu as dit, aux anges qui t'écoutaient, le ravissement de ton âme éperdue et reconnaissante devant le spectacle de la Nature toute baignée des effluves du Créateur. Et mettant la main sur ton cœur saignant encore, tu as cicatrisé ta blessure par un dernier effort de ta volonté.

Tu sais maintenant ce qu'est la vie des âmes, la vie vraie, celle qui ne trompe pas, qui ne rudoie pas nos aspirations et ne brise pas nos rêves. Tu as pesé les hommes à leur juste poids, et, sans te détourner d'eux, tu as compris cependant qu'il est permis à une âme comme la tienne de rêver dans les solitudes infinies, loin de tout contact humain. Tu as plaint cette tourbe infime qu'est l'humanité terrestre, mais tu t'es consolé toi-même de l'avoir connue, sous les irradiations des mondes supérieurs qui te révélaient des humanités meilleures. Enfin, tu as baisé les pieds de la divinité, toi le sceptique et le railleur, et tu es devenu l'ange de lumière dont le corps transparent n'a conservé aucune des taches de la Terre.

D'ailleurs, n'avais-tu pas rencontré, dans tes excursions aériennes, ces charmants et profonds esprits qui eurent, dès ici-bas, une foi plus vive que la tienne, et y tracèrent un sillon religieux dans lequel tu n'osas t'engager ?

J'ai nommé Victor Hugo et Lamartine.

Que vous êtes-vous dit, ô poètes ! au sein des immensités silencieuses ? La Muse vous a-t-elle révélé les secrets de vos propres cœurs, les raisons d'être de l'inspiration élevée qui caractérisait vos œuvres ? Savez-

vous maintenant comment cette langue des vers se fit si harmonieuse et si docile quand vous la parliez ? Vous fûtes de grands médiums inconscients : vous rendez-vous compte, aujourd'hui, des moyens employés par Dieu pour correspondre avec le génie humain ?

O mes maîtres ! vous que j'ai tant aimés et que j'aime toujours, ne pourriez-vous me rapporter quelque chose de ces conversations sublimes que vous avez tenues dans les cieux ?

***

Peut-être Hugo a-t-il dit comment une âme doit s'y prendre pour achever de se construire elle-même à travers les vicissitudes, les luttes et les périls. Peut-être Lamartine a-t-il décrit un ciel aux nuées éclatantes, séjour d'esprits glorieux définitivement affranchis de la matière.

Et toi, Musset, toi, le missionnaire ici-bas de l'amour terrestre, as-tu renié cet amour, as-tu renié la terre de douleurs où tu perdis l'espérance au souffle empoisonné des passions humaines ?

Non, tu n'as pas maudit la terre des hommes, celle où le Christ s'est incarné, où Jeanne d'Arc a vécu ; tu en as parlé tendrement à Hugo et à Lamartine, ces lyres vivantes, ces âmes-soleils qui doivent éclairer, dans des régions surhumaines, des mondes spirituels tout imprégnés des effluves de l'amour divin.

Que t'ont-ils répondu, ces grands inquiets du mystère, ces solennels initiateurs aux lois profondes qui viennent de Dieu ?...

Sans doute, avant de donner à ton âme le baiser fraternel d'adieu, l'ont-ils entraînée dans leur cercle d'attraction, au sein des sphères lumineuses où leur lyre est toujours vibrante, plus douce que le murmure cadencé des mères aux enfants qui s'endorment, plus puissante que la grande voix du lion remuant au cœur les hôtes de nos forêts...

***

Et maintenant nous t'évoquons, ô Musset ! apôtre de l'idée, génie hors de la chair ; nous te demandons de nous aider à vaincre en nous les passions qui te désolèrent, et à gravir, le front couronné d'épines ou ceint de roses, le chemin escarpé du devoir, qui mène à Dieu.

A. LAURENT DE FAGET.

Métaphysique

3 (*)

L'univers m'embarrasse ; et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.
VOLTAIRE.

Qui a fait le monde et qui le gouverne? Est-ce le hasard ? Une force aveugle, inconsciente? Ou bien est-ce cette intelligence souveraine que nous appelons Dieu?

Les matérialistes, conséquents avec eux-mêmes, après avoir nié l'âme, nient Dieu. Pour expliquer la formation du monde sans l'intelligence, ils ont inventé divers systèmes, qui, quoique différents en apparence, en réalité sont identiques.

Démocrite et ses disciples donnent pour créateurs au monde les atomes qui, tourbillonnant au hasard dans le vide, après d'innombrables combinaisons, ont enfin rencontré celle qui constitue l'univers actuel. Et si vous leur objectez qu'il répugne à la raison d'admettre que le hasard seul ait pu faire ces brillants soleils dont l'espace immense est rempli, les établir, comme des rois dans leur cour, exactement au centre de leur système, d'où ils répandent la lumière, la chaleur et la vie sur les planètes qu'ils font tourner autour d'eux avec une régularité parfaite, ils vous répondent que le hasard peut réaliser tout le possible ; qu'il suffit pour cela de multiplier le nombre de jets. Il résulte de là que si nous avions à notre disposition un assez grand nombre de caractères de toutes les langues, vivantes et mortes, et assez de temps devant nous, nous pourrions, en les groupant au hasard, obtenir tout ce qui a été écrit, et de plus belles choses encore. Eh bien, énoncer de telles propositions ne suffit-il pas pour en faire voir l'absurdité? et le simple bon sens ne nous dit-il pas que par un tel procédé nous

(*) Voir notre numéro du 15 novembre.

n'arriverions pas même à composer un couplet de chanson ? — Poursuivons.

Un des plus curieux systèmes est celui qui nous est venu de l'autre côté du Rhin, le pays des brumes philosophiques. Dans ce système, qui a valu à son auteur une immense célébrité, Dieu est dans un état de continuel devenir ; c'est-à-dire qu'il n'est jamais, mais qu'il devient toujours. Quel singulier Dieu ! Pendant qu'il travaille dans les ténèbres de l'inconscience, qu'il agit sans savoir ce qu'il fait, puisqu'il ne sait pas même qu'il existe, il fait le monde et tous les êtres qu'il renferme. Seulement, quand il a construit l'organisme humain, et grâce à cet organisme, il prend conscience de lui-même.

Eh mais, est-ce que ce Dieu-là ne serait pas la force aveugle qui pousse les atomes à se combiner, et qui, elle aussi, prend dans l'homme conscience d'elle-même ? Cela me paraît se ressembler beaucoup.

Quoi qu'il en soit, quand le grand Inconscient est arrivé à prendre conscience de lui-même, qu'il a acquis la faculté de réfléchir, de calculer, de combiner, non seulement il est incapable de réaliser la moindre des œuvres qu'il a accomplies quand il ne savait pas ce qu'il faisait, mais encore, il est incapable de comprendre les calculs profonds, les combinaisons savantes, les sages desseins qu'a nécessités la formation du moindre des êtres qui peuplent le monde.

Que le plus grand des hommes, celui en qui l'Inconscient a pris la plus haute conscience de lui-même, me dise, s'il le peut, comment un petit fruit comme le gland, mis en terre, peut produire un chêne immense !.. Et s'il fallait qu'il fît le gland ! !

Donc, aller à l'aventure, agir sans réflexion, au hasard, est le meilleur moyen pour faire de bonnes et grandes choses ! Une telle conséquence suffit pour juger un système qui, s'il n'était pas exposé dans de gros livres, avec un grand étalage de science et en termes obscurs, ferait sourire de pitié même les petits enfants.

Encore quelques assertions étranges des matérialistes :

D'après eux, c'est le milieu, le milieu seul qui fait les êtres. Qu'il faille un milieu convenable pour qu'un être puisse naître, croître et se développer, tout le monde en conviendra. Mais il faut faire le milieu, combiner les germes de l'être et les placer dans ce milieu. Tout cela ne peut se faire sans calcul et ne peut être l'œuvre d'atomes se groupant au hasard ou d'une force aveugle, de quelque nom qu'on la baptise. S'il nous fallait attendre pour manger du pain qu'un four se construisît tout seul, que le grain se broyât de lui-même, que la pâte se pétrît et s'enfournât de la même façon, dans le four porté à la température voulue, nous risquerions fort de mourir de faim.

Continuons :

— L'œil n'a pas été fait pour voir, mais nous voyons parce que nous avons des yeux. — C'est exactement comme si l'on disait que la charrue n'a pas été faite pour labourer la terre, mais que nous labourons la terre, parce que nous avons la charrue.

— C'est le besoin qui crée l'organe. — Ceci me semble contredire ce qui précède. Mais passons. Pour moi, je dirais au contraire que c'est l'organe qui crée le besoin : si nous n'avions pas de nez, nul n'aurait jamais éprouvé le besoin de priser du tabac. Et puis, d'ailleurs, puisque, d'après les matérialistes, c'est notre organisme qui constitue notre être, comment peut-il se faire qu'avant que l'ensemble de nos organes fût formé, c'est-à-dire avant que nous fussions, nous ayons éprouvé des besoins ? Pour moi, je ne le comprends pas.

Comme exemple, on cite la girafe, dont le cou s'est allongé, parce qu'elle avait besoin de brouter les feuilles des arbres ! Mais la brebis, mais la chèvre, mais tous les ruminants ne dédaignent pas les feuilles des arbres, et pourtant leur cou ne s'est pas allongé comme celui de la girafe. Il paraît, du reste, que la girafe n'a éprouvé le besoin de brouter les feuilles que jusques à une certaine hauteur, car elle n'a pas le cou assez long pour arriver au sommet des plus grands arbres.

J'ai beau me creuser le cerveau, je ne

puis pas non plus arriver à comprendre comment l'éléphant a pu éprouver, avant d'exister, le besoin d'avoir une queue si courte et de si longues oreilles, et le chameau d'avoir une bosse sur le dos !

Encore un système assez curieux. L'auteur est un grand écrivain français, qui n'était certainement pas un grand métaphysicien. Pour lui, le créateur du monde est une formule à laquelle il prodigue les adorations les plus enthousiastes et qu'il décore des qualificatifs les plus pompeux.

J'ignore si la création du monde peut être exprimée par une formule, mais ce que je sais bien, c'est qu'une formule ne peut rien faire s'il n'y a pas quelqu'un pour l'appliquer. Quand on m'aura montré un palais s'élevant par la seule vertu d'une formule, sans l'intervention d'un architecte et d'ouvriers, je croirai à la formule créatrice de l'univers. Sinon, non.

En définitive, les matérialistes ne nient Dieu, comme ils nient l'âme, que parce qu'ils ne le voient pas. Mais est-il bien nécessaire de voir un ouvrier pour croire à son existence? L'œuvre ne suffit-elle pas ? Si l'on présentait au plus illustre des matérialistes une paire de souliers, ne conclurait-il pas immédiatement à l'existence du cordonnier? Et si on lui disait que ce n'est pas un cordonnier, mais le hasard, une combinaison fortuite de matière qui les a faits, ne croirait-il pas avoir affaire à des fous ou à de mauvais plaisants ?

Le monde est incontestablement une œuvre qui nous révèle un ouvrier. Quand Newton a dit que celui qui a fait l'œil devait connaître les lois de l'optique, il a dit une vérité de sens commun ; et quand Voltaire a ajouté : « Produire sans intelligence des êtres qui en ont! cela est-il concevable ? » il a énoncé une vérité de même espèce.

Oui, Dieu existe : aveugle qui ne le voit pas. Mais qu'est-il en soi ? Dans quel rapport est-il avec le monde et avec nous ? Avec quels éléments a-t-il fait le monde ?

C'est ce qu'il nous reste à rechercher.

VALENTIN TOURNIER.

ÉTUDE SUR LA MÉDIUMNITÉ GUÉRISSANTE.

Vous avez, sans doute, entendu parler de M. Vignes, le guérisseur; l'on vient de loin pour le voir, à preuve que dans l'espace seulement de un mois environ de l'année 1896, plusieurs milliers de Suisses sont venus lui demander la guérison de leurs maladies. Voici, en résumé, ce qu'en dit un journal de la région.

« Le Thaumaturge, âgé de 70 ans environ, est un paysan très aisé de Vialas, dans la Lozère ; depuis une trentaine d'années, il exerce un genre de médecine tout spécial; il guérit par la prière. Quand je dis qu'il guérit, je reproduis l'opinion des naïfs et des intéressés qui ont assisté à ses miracles.

Vignes, comme beaucoup de paysans huguenots, s'est nourri de la lecture de la Bible; il ne parle que par sentences ou proverbes tirés de l'ancien et du nouveau testament; il cultive lui-même ses terres, est très économe et peut exercer gratuitement son art de guérisseur; petit à petit, il a donné des conseils pour toutes sortes d'infirmités : surdité, boîterie, etc... C'est alors qu'il s'imagina avoir une mission.

Voici quelle est sa façon de procéder : il réunit dans sa cuisine les malades qui vont le trouver, demande à chacun ce dont il souffre, et se contente de la parole, comme Jésus qui disait aux paralytiques de marcher et aux aveugles de voir. Aux boîteux, par exemple, auxquels il dit d'enlever immédiatement les appareils tuteurs qu'ils ont, il leur ordonne de marcher, ce qu'ils font en boîtant un peu plus qu'auparavant, ce qui n'empêche pas de crier au miracle. Il adresse un petit speech à ses visiteurs et termine par ses paroles : Allez en paix et soyez guéris.

Cette thaumaturgie spéciale fait une concurrence biblique et protestante à la thaumaturgie catholique de la Salette et de Lourdes.

Les aubergistes de Vialas gagnent beaucoup d'argent, et ce sera, si vous voulez, la morale de cette histoire. »

— Vialas est une petite localité de la Lozère, située à plus de 700 mètres d'altitude et dans une situation admirable ; de nombreux touristes, en outre des malades, viennent pendant les chaleurs y goûter les délices d'une fraîcheur réconfortante.

L'on descend du chemin de fer à Génolhac et l'on prend la voiture qui vous amène à Vialas ; la route va toujours en montant pendant près de 10 kilomètres. Tout y est beau en été; la route est bordée de chataîgniers dont l'ombrage est doux, et le regard se repose agréablement sur les tapis verts des prairies ; l'eau coule en abondance et de nombreuses cascades descendent tumultueusement des montagnes. Il semble qu'on va vers un pays enchanté, et cette douce illusion peut bien influencer favorablement les malades.

A l'un des nombreux détours de la route l'on aperçoit soudain Vialas, située à mi-côte d'une montagne ; elle apparaît dans un rayonnement et les malades doivent la considérer comme une autre Jérusalem ; il tarde d'y arriver, l'on dirait un aimant qui vous attire.

L'humanité souffrante vient à Vialas comme elle va à Lourdes, pleine d'enthousiasme et de foi, avide de bonheur et de santé, et courant après le miracle qui doit la sauver.

Mais ici, les pèlerins sont bien moins bruyants ; si ce pays était catholique, l'on y aurait depuis longtemps déjà dressé des autels et l'on y ferait des pélerinages lucratifs.

Les habitants de Vialas, habitués à voir des étrangers, sont hospitaliers, aimables et assez instruits, comme dans tous les pays protestants, et cela, quoique paysans ; mais ils ne croient pas à la mission de leur compatriote, qu'ils estiment, du reste, beaucoup; ce qui prouve une fois de plus que nul n'est prophète en son pays.

Quant au guérisseur, il ne fait rien pour attirer les malades, et leur affluence ne l'empêche pas de travailler, car il ne reçoit qu'après son dîner; il rudoie même ses solliciteurs : pourquoi venir me trouver, leur dit-il parfois ? Ayez la foi et Dieu vous guérira. Il ne reçoit ni argent ni cadeaux, et ne veut rien accepter pour les pauvres.— Nous n'avons pas de pauvres ici, dit-il.

Un jour donc, que je me trouvais à Vialas, j'ai vu revenir à l'hôtel les malades qui avaient vu le guérisseur ; beaucoup étaient contents et se disaient guéris de légères maladies. Il y avait, parmi eux, un pasteur américain qui, aveugle et ne parlant pas le français, était venu seul de New-York pour se faire guérir par M. Vignes.

Celui-là devait avoir la foi.

Et cependant, le guérisseur lui dit que s'il avait la foi il ne serait pas aveugle, et qu'il ne guérirait que quand elle lui serait venue. Je ne sais pas si le Yankée fut de cet avis, toujours est-il qu'il repartit comme il était venu.

Une dame russe avait amené sa fillette, d'une dizaine d'années, et dont une main pendait inerte ; les grand médecins de son pays n'avaient pu la guérir, et M. Vignes ne la guérit pas non plus, mais il lui donna quelque espérance dans l'avenir avec la foi en Dieu. Tout cela est vague ; cependant, ai-je dit, certains malades s'en retournent satisfaits et reviennent plus tard.

Nous, spirites, qui ne croyons pas aux miracles ni au surnaturel, pouvons-nous expliquer avec quelque raison, comment M. Vignes peut obtenir des guérisons ?

Il est sans doute médium sans le savoir et sans vouloir l'être, car, dans la crainte de blasphémer, il attribue tout à Dieu, ou bien à Jésus, ce qui pour lui est identique. Il ne faudrait pas lui parler de magnétisme ni de médiumnité, il croirait commettre un sacrilège en vous écoutant. Quel est donc le rôle de la foi qu'il préconise dans les cures qu'il peut obtenir ? La foi est-elle vraiment efficace?

Nous pensons que les fluides subtils dont tous les êtres sont plus ou moins saturés et qui, même à notre insu, font partie de notre organisme vital, ont certainement plus d'affinité entre eux quand la volonté, décuplée par la foi, augmente leur sympathie ; il se produit alors une combinaison mystérieuse de deux agents énergiques, l'un qui émane

du médium et l'autre du malade, qui concourent ardemment au même but, et c'est ainsi que peut s'accomplir la réalisation du phénomène désiré.

Le magnétiseur, tout en reconnaissant l'efficacité de la foi, sait aussi, par des pratiques savamment artificielles, hâter et assurer plus efficacement ce *desiderata*, car il sait que ce proverbe : Aide-toi et le ciel t'aidera, est toujours vrai. Mais une foi aveugle et ignorante peut rester passive ou ne pas atteindre le but, tandis qu'intelligente et éclairée, elle peut conquérir une grande puissance. La foi passive d'un esprit ignorant est toujours incertaine et parfois funeste ; la foi éclairée est active, bienfaisante, favorable à la coopération des Esprits, et nul ne peut assigner de limites à sa puissance ; elle ne vise pas à l'absurde, parce qu'elle sait qu'il est impossible, et la pratique la rend clairvoyante.

Il est donc croyable que la foi, agissant sur la volonté, peut, par auto-suggestion, agir favorablement sur l'organisme d'une personne malade et contribuer à sa propre guérison, et aussi qu'elle peut aider puissamment un médium guérisseur dans la pratique des cures qu'il entreprend.

Le guérisseur de Vialas serait donc un médium inconscient, animé d'une grande foi, désireux d'être utile à l'humanité souffrante, mais combien ses succès seraient plus grands s'il pratiquait le magnétisme !

A. M. VERRIEUX.

LA PRIÈRE

(*suite*) (1)

Toutes les fois qu'un croyant demande à une puissance céleste de lui venir en aide, il part évidemment de cette conviction qu'il est incapable d'accomplir à lui seul la tâche qu'il s'est proposée ; mais il ne s'en suit pas que sa prière soit « le bâillement du lâche ou le hurlement de détresse de l'affolé ». Vraiment, M. Chaboseau, vous n'y allez pas de main morte ! Vous vous sentez donc bien fort pour traiter avec tant de mépris le malheureux qui, accablé par la destinée, ne trouvant aucune aide auprès de ses semblables, se tourne vers Dieu, qu'on lui a dit être infiniment bon, et lui dit : « Mon Dieu ! Je ne rencontre partout qu'égoïsme et férocité, mais j'ai confiance en vous. Je succombe sous le poids de l'adversité ; livré à mes seules forces, la lutte est inutile, je suis vaincu d'avance, mais avec votre aide je ne désespère de rien. » Supposons que cet homme se soit trompé, que Dieu considère cette prière comme « la pire insulte qu'il soit possible de cracher à un être qualifié de suprême », et la rejette dédaigneusement, comme vous ne manqueriez pas de le faire, vous, je ne vois pas où serait sa lâcheté. Il luttera, sera vainqueur ou vaincu, mais il n'aura pas plus manqué de courage en invoquant l'aide de Dieu, auquel il croit, qu'en réclamant l'appui d'un ami ou d'un protecteur.

Mais, me direz-vous, cet homme accuse Dieu de pouvoir être injuste, car, s'il mérite cette faveur, il n'a pas besoin de la demander, Dieu la lui doit. Je crois que c'est plutôt là que je trouverais une injure : cet homme n'en sait rien, d'abord, s'il est digne ou indigne de la faveur qu'il demande; je ne le suppose pas assez outrecuidant pour se permettre un pareil jugement sur lui-même ; tout ce qu'il peut faire c'est d'espérer en être digne. Mais si je suppose que Dieu ne doive accorder ses faveurs, ou pour mieux dire son aide, qu'à ceux qui en sont dignes, du coup je détruis toute notion de bonté et je me trouve en face d'un être strict, rigide et exact à payer ses dettes comme à exiger le payement de ses créances.

La religion chrétienne enseigne qu'il faut pardonner à ses ennemis, leur rendre le bien pour le mal : Dieu est donc moins bon que l'homme, puisqu'il se détourne de celui qui l'a offensé ?

Du reste nous touchons ici au grand malentendu, et c'est ce malentendu qui perd tout. Il faut choisir entre le Dieu infiniment bon et le Dieu terrible et vengeur. Le Christianisme, du reste, tombe dans ce travers : il nous parle à tout propos de la bonté infinie de Dieu et ne nous en montre que les fureurs. Si Dieu est réellement bon, infiniment miséricordieux, il ne doit jamais se lasser de pardonner au pécheur, et il ne doit jamais refuser son aide à personne, surtout à ceux qui la lui demandent.

Faut-il en conclure qu'il est indifférent

1. Voir notre numéro du 15 novembre.

de pécher, que Dieu est tellement bon qu'il n'en résultera aucun inconvénient? Pas davantage, et ici nous nous trouvons en face d'une autre conception fausse. On dit que Dieu est tout puissant, c'est vrai, mais dans la limite de la raison. Dieu ne peut pas être absurde, être injuste, se contredire. Or, il a donné la liberté à l'homme, l'homme est donc responsable de ce qu'il fait.

On trouvera peut-être cette assertion un peu risquée, tout le monde n'admet pas que l'homme soit libre. Mais il y a encore là un malentendu : il ne faut pas confondre liberté avec toute puissance; or je dis que l'homme est libre, mais je me garderais bien de dire qu'il est tout-puissant. Prenons un exemple : les martyrs des premiers temps du Christianisme étaient libres de sacrifier aux Dieux de l'empire ou de rester fidèles à leur foi, ils l'ont bien prouvé; mais ils n'avaient pas la puissance d'éviter les conséquences de leur choix : souffrances atroces d'un côté, mépris de leurs coreligionnaires de l'autre. Le choix dépend de la puissance que l'on a sur ses passions. Mais alors nous sommes esclaves de nos passions, ce n'est pas la liberté cela. Parfaitement, mais nous pouvons dompter nos passions, l'exercice de la liberté est le prix de la lutte; plus nous avons exercé notre volonté, plus nous sommes libres. La liberté nous est donnée, mais non pas gratuitement, nous devons la conquérir. Dieu peut nous aider dans cette lutte, mais il ne peut pas nous en dispenser.

Une des conséquences fâcheuses de nos mauvaises actions est l'affaiblissement de notre volonté; plus nous cédons à nos passions, plus elles prennent d'empire sur nous et plus nous rendons difficile la lutte contre le mal. Il y a d'autres conséquences très fâcheuses, mais leur discussion nous entraînerait trop loin.

L'argument qui consiste à dire que Dieu ne peut rien changer à l'ordre établi dans l'Univers, pour nous faire plaisir, n'a pas grande valeur. D'abord je ne crois pas qu'on lui demande jamais de changer quelque chose à cet ordre; mais il peut se faire, il doit même arriver souvent, que nos demandes ne puissent nous être accordées qu'au détriment d'autres personnes. Si je demande de la pluie pour mon champ, cette pluie peut nuire au voisin qui avait besoin de sécheresse pour rentrer ses récoltes. Je n'ai pas à me préoccuper de ce qui arrivera dans ce cas et je me contenterai de répondre à côté de la question : nous ne pouvons rien faire sans changer quelque chose à l'ordre établi dans la nature, et nous sommes incapables d'obtenir un profit quelconque qui ne soit au détriment de quelqu'un.

Il faudrait dire maintenant par quel mécanisme une prière peut être exaucée, les différences qu'il y a entre les prières à Dieu ou aux autres puissances célestes ; mais il me faudrait pour cela un nouvel article au moins aussi long que celui que je viens d'écrire. Je crois qu'il est préférable de m'en tenir là et il me tarde d'arriver à mes conclusions.

Si vous avez la foi, ce que je vous souhaite, ne craignez pas de prier Dieu, vous en tirerez toujours un grand profit. Mais ne lui demandez jamais que des choses que vous croirez justes. Représentez-vous Dieu comme infiniment bon, mais en donnant au mot bon sa valeur réelle : la bonté ne consiste ni à punir ni à se venger. S'il vous arrive des calamités, ne croyez pas que ce soit Dieu qui vous les envoie, mais demandez-lui de vous donner la force de les supporter ; le proverbe dit vrai : aux brebis tondues Dieu mesure le vent. Quand vous aurez prié sincèrement, sans affectation, avec confiance, vous sentirez un grand bien-être vous envahir, une sorte de joie particulière qu'on ne connaît que lorsqu'on l'a déjà éprouvée ; vous pouvez alors compter sur l'aide divine, mais ne vous attendez pas à un miracle à grand fracas, tout vous viendra par des moyens absolument naturels, comme la conséquence toute simple de vos efforts. Rappelez-vous enfin que le travail et la pureté morale sont aussi des prières et non les moins bonnes. Aide-toi, le ciel t'aidera.

Dr F. Rozier.

Gérant : A. Boyer

Imprimerie du *Progrès Spirite*,
Paris, Tours et Mayenne, E. Soudée Imprimeur.